

Fécamp, été 1946, un été très chaud. Une rue longue, en bas à gauche une autre rue conduit à la plage de galets. La digue qui la longe est éclatée. La guerre est passée par là.

La mer est basse et sage, le ciel haut et pur, les galets brûlants, pas un souffle d'air. Un soleil de plomb dispute aux blocs de ciment le silence des lieux. Dans ce chaos, Gilles marche avec précaution, un bob blanc sur la tête.

Il porte devant lui, à deux mains, un cornet de glace à une boule verte, sans buter sur les cailloux ni tomber dans un trou. De temps en temps, il lèche du coin de la langue ses doigts et un peu de la glace qui fond, à peine pour que ça ne se voit pas.

Gilles a 6 ans. Cette glace n'est pas pour lui. Sa tante, pas la tante mince, une autre, l'a envoyé l'acheter tout près de chez elle. « Sur la digue, chez le marchand, sans descendre du trottoir, sans perdre la pièce glissée dans ta poche, sans oublier de dire Bonjour, sans tomber en revenant ... à la pistache, n'oublie pas » a-t-elle dit en refermant la porte.

Gilles aime aller, chaque jour depuis qu'il fait si chaud, acheter cette glace, ni pour la pistache, ni pour la plage, ni même pour la mer ... mais pour être seul dans la rue et que ses poumons d'enfant maigre se gonflent démesurément, le soulèvent et le fassent s'envoler comme une feuille dans le vent.

Le marchand de glaces tire, chaque après-midi, dans le dédale des blocs de béton, une charrette à bras. Il se glisse jusqu'à la plage de galets. C'est un monsieur sans âge, grand, avec de grosses mains

brunes ridées et une casquette de marin. Elle couvre d'ombre son regard bleu. C'est une charrette blanche, vernie avec, en haut, une guirlande de fleurs jaunes autour du mot « Glaces » en lettres rouges. Sur une ardoise suspendue à un crochet « chocolat, vanille, pistache ».

Chaque fois, l'enfant regarde, ébloui, le dôme argenté qui brille au soleil. L'homme le soulève et le dépose sur le côté. Il s'arme alors d'une longue cuillère. Il s'appuie sur son bras gauche replié et la plonge dans le ventre de la charrette en le regardant fixement. Puis, sûr de son fait, le marchand lui sourit et, tel un magicien, se redresse pour poser sur un cornet une boule verte, bien ronde, un beau vert pâle, un vert pistache. Le cornet dans sa main gauche, il replace le couvercle, recule d'un pas, lève la glace devant lui en la faisant tourner entre ses doigts, l'œil sévère, les lèvres pincées. Avec le dos de la cuillère, il caresse délicatement la boule de glace. Elle tient bien. Alors, satisfait, l'homme s'autorise un regard rieur et ponctue ce cérémonial d'un « et une boule de pistache pour le jeune homme » avant de lui tendre le cornet. Puis il soulève d'un doigt le bord de sa casquette et, posant ses deux mains brunes sur le dôme argenté, son sourire s'efface, son visage se ferme. Là-bas, très loin, à l'horizon, son regard triste se perd.

Gilles ne perd rien de cette scène. Sur la pointe des pieds, il donne la pièce et saisit le cornet : « Merci Monsieur ». Pendant le retour, la glace coule sur le cornet et sur ses doigts. C'est poisseux.

Cette glace, à une seule boule verte, est pour la dame âgée et malade qui habite dans la maison de sa tante, en haut à l'étage. Il n'a

pas le droit d'y aller. Il ne sait rien de ces grandes personnes âgées qui attendent dans leur chambre tout en haut des maisons. Il ne sait même pas ce qui de la glace ou de la pistache aide à attendre. Mais ce doit être important pour que, depuis qu'il fait si chaud, chaque jour la fille de la dame âgée, l'envoie acheter un cornet d'une seule boule de glace ... « à la pistache, n'oublie pas ».

Ce jour-là, en revenant, Gilles bute et tombe sur une grosse pierre projetant devant lui le cornet, la glace et son bob blanc. Il se relève aussitôt et regarde fixement le désastre de la boule verte. Déjà elle fond en se mêlant à la poussière. Il ramasse son bob et voit mon genou à peine écorché. Il serre ses bras sur sa poitrine, attendant la suite des événements. Il est un peu plus de 15 heures.

Rien ne vient. Au bout d'une minute ou deux, une éternité quand on a six ans, la glace a complètement fondue. Seul git, fiché à terre, le cornet la pointe en l'air. Gilles essuie du plat de la main l'écorchure du genou. Il a un peu mal, mais cela lui donne du courage : être un peu blessé c'est aussi une façon d'être grand. Il prend le cornet et commence à le grignoter par la pointe tout en se dirigeant vers la plage. La maison, la tante, la glace, la dame âgée ... tout cela n'existe subitement plus. Il part seul, libre de ses pas.

Gilles longe la digue, se glissant entre les grosses dalles explosées et leurs fers rouillés, dressés tels des serpents. Parfois ils le griffent. Il n'a pas peur, mais tout de même ! Il s'engage ensuite sur la jetée du port, construite en épaisses traverses de bois au-dessus des rochers à cette heure découverts à marée basse. Il y a par endroits

d'énormes trous. Il voit en bas le clapot de la mer raviver sans cesse le vert des algues accrochées aux gros piliers noirs. Ils sont couverts de moules bleutées sous le soleil. Par terre, une grosse anguille grise, la tête en sang, garde, tel un chien le museau aplati entre ses pattes, un sac et une canne à moulinet. Au bout de la jetée, dans un coin d'ombre du phare, un pêcheur la surveille. De là il peut voir sur l'autre côté du chenal les maisons au pied de la falaise. Tout en haut il y a un grand phare blanc et une chapelle au toit rouge. Il n'y est jamais allé.

Gilles revient sur ses pas et s'assied près du marchand de glace à l'ombre d'un bloc de béton. Le marchand le regarde. Il lui sourit. L'enfant soutient son regard avec un rien de bravade. Dans le silence et la chaleur, il s'endort ... Il se réveille vers 18 heures. Le marchand est toujours là. Gilles regagne la maison de sa tante.

Une grande agitation y règne. La tante pleure. Dès qu'elle le voit - Mais qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait, où étais-tu ? dit-elle en l'attrapant par un bras.

L'enfant baisse la tête.

- Et la glace ? Tu l'as mangée, hein, c'est ça ! Mais qu'as-tu fait ? Tu t'es sauvé, hein, c'est ça ? Mais qu'as-tu fait ?

Brusquement Gilles se retourne et court à toute vitesse hors de la maison, puis la rue longue qui descend, à gauche celle qui conduit à la plage de galets. Le marchand de glaces n'est plus là. Il le voit au loin poussant sa charrette à travers les blocs de pierre. Il court pour le rattraper, le perd de vue, court encore, le voit à nouveau mais sans sa charrette. Cela le décourage un instant, puis il reprend sa course et le

rejoins en arrivant au port. L'homme marche lentement. Gilles veut le tirer par la manche mais il retient son geste. Il le suit à quelques pas. L'un derrière l'autre ils longent ainsi le quai empuanti des palettes de morues salées que déchargent les grues grises des terre-neuvas.

L'homme prend la passerelle métallique pour aller de l'autre côté du port, là où le quai longe le chenal, au pied de la falaise. L'enfant s'arrête, hésitant. Soudain l'homme se retourne, le regarde fixement, s'avance vers lui, s'arrête et reprend son chemin sans rien dire. Il tourne dans une rue à droite. Trois maisons plus loin, il monte les cinq marches d'un petit perron bordé d'une rampe en fer. Gilles l'a suivi. L'homme l'attend.

- Mais c'est mon jeune client ! Que fais-tu là ?

- ...

- Tu te promènes, mais t'as vu l'heure ? Déjà 7 heures ! Il faut rentrer chez toi ?

- ...

- C'est loin ta maison ?

- ...

- Tu sais où c'est chez toi ? ...Non ? ...T'es perdu ?

De la tête, Gilles fait signe que non.

- Ah, au moins, t'as pas perdu tes oreilles. Tu t'appelles comment ?

- Vous n'avez pas votre charrette à glaces ?

- Non, répond l'homme, surpris par ce « vous » d'enfant bien élevé. Je la laisse chez le pâtissier et toi, tu as mangé ta glace ?

- Je suis tombé.

- Ah ! ... Demain je t'en donnerai une autre.

L'un et l'autre restent ainsi quelques instants, ne trouvant rien d'autre à vous dire. L'enfant regarde alternativement l'homme et les maisons dans la rue. L'homme le regarde « que faire de ce même avec son air sérieux. Six, sept ans tout au plus ! »

- Tes parents doivent te chercher à cette heure !

- ...

- T'as ton papa et une maman ?

- J'ai une tante ... et puis un oncle ... et il y a aussi deux filles.

- Tu es chez eux ? Il pense « un enfant de la guerre, probablement un orphelin que son oncle et sa tante ont recueilli »

- Oui ... puis précipitamment, comme pour rattraper une faute, non ...

L'homme ne sait pas comment comprendre cette double réponse sinon que cette histoire-là n'est pas claire. Sait-on ce qui peut se passer dans la tête d'un enfant de cet âge. Il a fugué ! Il pourrait prévenir la police mais à cette heure, pas sûr qu'il y ait quelqu'un. Et puis il ne va pas passer la nuit au poste, ce gamin !

- Allez, entre, dit l'homme.

Le petit appartement comporte deux pièces. Dans la cuisine, l'homme fait le jour en ouvrant les volets. Le mobilier est modeste, une table, deux chaises de paille, un évier prolongé de deux planches avec la vaisselle, des casseroles et une poêle. Gilles remarque immédiatement une grande photo fixée au mur face à la fenêtre. C'est le portrait d'un jeune homme en tenue militaire de marin. L'homme s'approche :

- C'est mon fils, Christian, quartier maître sous-marinier sur le ..., il marque un temps, ... coulé au large de Fécamp.

Ils restent tous deux une longue minute, silencieux, presque au garde-à-vous. L'enfant se retourne : « j'ai soif ». L'homme prend sur l'évier deux verres, fait couler l'eau pour qu'elle soit plus fraîche et lui tend un verre plein.

- Bon c'est pas tout ça, tu dois avoir faim. C'est que j'ai pas grand-chose. T'es pas tombé sur un riche, bonhomme. Faudra te contenter de ce qu'y a.

Gilles s'avance au seuil de l'autre pièce : deux lits de fer placés de part et d'autre de la fenêtre, une armoire en bois de pin et un fauteuil en tissu brun qui a dû connaître des jours meilleurs. Un chat apparaît. Il se frotte contre ses jambes. L'enfant se baisse pour le prendre. Le chat s'échappe avec un grognement.

- Ah il est très indépendant, mon chat. Des caresses oui mais pas question de le prendre, sinon il griffe.

- Il s'appelle comment ?

L'homme réfléchit, puis :

- Il n'a pas de nom. Je l'appelle le chat. Bon je te fais des pâtes et puis y a une pomme.

- Merci monsieur

Gilles m'assied sur une chaise et regarde l'homme préparer le repas. Ils mangent en silence. A la fin du repas l'homme met les deux assiettes et la casserole dans l'évier et se tourne :

- Que dirais tu d'une petite ballade ? C'est pleine lune, nous aurons une belle vue sur la mer. T'as déjà été jusqu'au grand phare sur la falaise ?

Il dit tout cela d'un ton enjoué, un peu forcé, tentant de mettre à l'aise cet enfant aussi peu souriant que peu bavard.

Gilles fats non de la tête mais ses yeux brillent : le grand phare sur la falaise !

- Eh bien on y va, ce n'est pas loin et avec la marée, on aura un peu de frais là-haut. Quelle heure est-il ? 9 heures. T'as pas sommeil au moins ? Avec ce que tu as dormi cet après-midi !

Ils partent. Il fait presque nuit. L'homme prend par la main l'enfant qui, surpris par ce geste, regarde cette grosse main brune sur la sienne. Il n'ose pas la retirer. Arrivés, ils contournent le phare et la chapelle. Au bord de la falaise ils restent assis, face à la mer, dans l'herbe rase et sèche. Un bateau corne, une mouette attardée les frôle en criant. Gilles regarde l'homme qui entoure de son bras ses épaules. Il se laisse aller contre lui, les genoux repliés sous le menton, le regard fixé sur l'horizon. Le phare balaie par intermittence la mer où se réfléchit devant eux la lumière blanche du lever de lune. C'est à chaque passage une large bande argentée qui du fond de la mer mène jusqu'à eux.

- Tu vois, Christian est là-bas par 200 mètres de fond.

- Là où est la lune ?

- Là-bas, oui, juste au bout de ce rayon, il ... mais il s'interrompt.

- C'est beau.

- Oui.

Ils restent ainsi un long moment, chacun dans ses pensées. Gilles pense à ce fils noyé au bout de ce rayon de lune. Il se laisse porter par la magie du spectacle naturel à côté de cet homme qui lui fait découvrir le monde. Il n'a pas, à son âge, la claire conscience de l'absence d'un être cher, seulement de quelque chose qui n'est pas là, une main, un bras, un vide bien plus pesant que douloureux et tellement ennuyeux. Tout cela est confus mais, pour la première fois, il a près de cet homme l'idée que la vie peut être autre chose que des journées mornes, sans beauté, sans envie.

L'enfant s'assoupit se laissant aller contre la poitrine de l'homme qui le regarde sans oser le toucher pour ne pas le réveiller.

Gilles rêve. Il est assis tout en haut de la falaise. Il regarde la mer sombre quand, sur un rayon de lune qui vient tout droit du fond de l'horizon, il voit un homme très grand vêtu d'un costume blanc qui brille d'or et d'argent. Il tient par la main un enfant habillé de même. Tous deux marchent sur la mer, se dirigeant vers lui. Des centaines de mouettes les accompagnent en criant : c'est lui que son papa tout en blanc tient par la main. Ils s'approchent de plus en plus près et l'enfant tire par la main l'homme qui est son père en disant « papa, c'est mon ami, papa, c'est mon ami, papa ». Et dans son rêve l'homme qui est son papa et l'enfant qui est lui, tous deux dans leurs habits de lumière, avancent toujours au milieu des mouettes qui tournent en criant. Et l'enfant répète « papa, c'est mon ami, papa, c'est mon ami, papa ». Et ils s'avancent encore et le dépassent. Il pourrait même les toucher.

Mais déjà ils s'éloignent vers la chapelle et soudain il ne les entend plus. Leurs habits de lumière disparaissent dans la nuit. Quelqu'un le prend et le soulève. C'est son ami et le rêve s'efface.

L'homme, le marchand de glaces, son ami, s'est levé et le porte endormi dans ses bras. Il est soudain inquiet d'être là avec un enfant que peut-être tout le monde à Fécamp recherche, que l'on pourrait croire enlevé ou ... Il contourne le phare. Dans la descente vers sa maison, il se dit que ce gosse lui plait bien avec sa façon sérieuse de ne rien dire et de tout regarder.

Gilles est maintenant réveillé. L'homme le pose alors à terre et tous deux descendent le chemin, silencieusement, en se tenant par la main.

- Tu n'as pas froid ?

L'enfant fait non de la tête.

- Tu veux que je te ramène chez toi ?

- ...

L'homme interprète ce silence comme une réponse négative.

- Tu dormiras dans l'autre lit, celui de Christian, et demain, je te ramènerai chez toi ou alors on ira à la police.

En arrivant chez lui, l'homme tire les volets sans les fermer complètement « pour avoir un peu d'air ». Ils se couchent. Gilles n'ôte pas ses vêtements. Il voit l'homme se déshabiller puis éteindre et se glisser dans l'autre lit. Allongé, il reste un moment les yeux ouverts à regarder les taches du plafond. Avec la lumière blafarde de la pleine

lune, elles lui semblent des nuages. Il reste longtemps éveillé avant de s'endormir enfin.

Au matin, après un petit déjeuner vite expédié, il n'y a ni lait, ni chocolat, l'homme dit :

- Bon, maintenant on va chez toi. Tu me montres où c'est.

Ils sortent, traversent le port et la digue, toujours en se tenant par la main. A gauche, en remontant la rue longue, l'enfant s'arrête devant un pavillon. Il est 8 heures.

- C'est là ?

Gilles fait oui de la tête. Au même instant, son oncle sort de la maison. Il les aperçoit. Il est surpris :

- Ah enfin te voilà, on te cherche partout, dit-il en s'approchant pour ouvrir la porte du petit jardin qui sépare la maison de la rue.

- Il m'a suivi hier jusqu'à mon domicile, s'empresse de dire l'homme, saluant en portant l'index à sa casquette. Il se faisait tard et il ne m'a pas dit où il habitait, alors je l'ai gardé pour la nuit plutôt que l'emmener au poste de police. Et ce matin, il m'a conduit jusqu'à vous. Voilà. C'est un gentil garçon.

L'oncle regarde Gilles puis s'adresse à l'homme :

- Je vous remercie beaucoup, Monsieur ... ? Il lui tend la main

- Je suis le marchand de glaces sur la digue. Il me connaît, il vient tous les jours acheter une glace à la pistache

- Excusez-nous, Monsieur, mais nous avons eu un décès hier. La mère de ma femme. Oui hier vers 15 heures, alors vous comprenez, on est très perturbé...

Déjà l'homme s'éloigne. Il n'entend sans doute pas la fin de la phrase. Au même instant, la tante sort. Forte femme blonde avec une robe de chambre rose que gonfle sa généreuse poitrine, elle s'immobilise un instant puis voyant l'enfant :

- Ah, mais qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ? Où étais-tu ? Où étais-tu ? dit-elle te prenant par la main et rentrant vivement dans la maison.

Gilles n'a pas le temps de se retourner pour voir son ami. La porte se referme. Quelques jours plus tard, une autre tante, celle mince, vient le chercher et le ramène à Besançon.

Gilles n'a jamais revu ce premier ami. Il n'a jamais oublié ce merveilleux rêve.

Philippe Dubreuil

2010

*